

BERGERON, Gérard, *Lire François-Xavier Garneau, 1809-1866, « historien national »* (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994), 244 p.

Gilles Marcotte

Volume 49, Number 3, Winter 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305451ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305451ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marcotte, G. (1996). Review of [BERGERON, Gérard, *Lire François-Xavier Garneau, 1809-1866, « historien national »* (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994), 244 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 49(3), 425–427. <https://doi.org/10.7202/305451ar>

BERGERON, Gérard, *Lire François-Xavier Garneau, 1809-1866, «historien national»* (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994), 244 p.

Le principal mérite de l'ouvrage de Gérard Bergeron, *Lire François-Xavier Garneau*, est d'exister. Ce n'est pas un mince mérite. Il ne se trouve actuellement en librairie aucun autre ouvrage sur celui qui fut assurément le premier historien et écrivain de grande envergure au Canada français. Gérard Bergeron n'a pas voulu faire une œuvre parfaitement originale, encore moins une œuvre de spécialiste, mais il a réuni dans cet ouvrage la plupart des renseignements disponibles aujourd'hui sur l'auteur de l'*Histoire du Canada*, en particulier ceux qui ont été réunis par les infatigables chercheurs d'Ottawa, Paul Wyczynski et Pierre Savard, et il permet au lecteur de prendre

contact avec le texte même de l'*Histoire*, dont il donne plusieurs pages d'extraits.

L'ouvrage comprend trois parties: la vie, l'œuvre, la critique. Sur la jeunesse, c'est vite fait; les renseignements accessibles sur cette période de la vie de Garneau ne sont pas nombreux. Gérard Bergeron ne peut éviter certes de reprendre la scène fameuse, racontée d'abord par Casgrain et reproduite (avec des variantes importantes) par plusieurs autres biographes, du débat entre le jeune Garneau et les clercs anglais de l'étude Campbell. S'il exprime, comme d'autres, quelques doutes sur l'exactitude du récit, il en retrouve les thèmes essentiels dans la lettre à lord Elgin, qui date de 1850: «J'ai entrepris ce travail, écrivait l'historien, dans le but de rétablir la vérité si souvent défigurée, et de repousser les attaques et les insultes [...]». Ainsi Garneau, comme on ne cesse de le répéter depuis un siècle et demi, aurait été mû essentiellement par la passion patriotique, ou nationaliste.

Est-ce vraiment aussi simple? Et pouvons-nous penser que l'on devient, que l'on se fait historien, dans les circonstances peu favorables qui sont celles de la vie intellectuelle dans le Canada du milieu du XIX^e siècle, pour cette seule raison? Il me paraît qu'il y a là une part d'inconnu qui n'est pas négligeable. Il en va de même pour le voyage en Angleterre et en France, bien que Garneau en ait fait, de nombreuses années plus tard, une longue relation. On n'allait pas en Europe, à cette époque, aussi facilement qu'aujourd'hui, et il y a lieu de s'étonner qu'un jeune homme peu nanti entreprenne un tel voyage, au mépris des règles les plus évidentes de l'économie personnelle. Qu'allait-il y chercher? Gérard Bergeron donne deux réponses à cette question. «Un complément de culture et la confirmation d'une maturation intellectuelle», dit-il d'abord (p. 34). Puis, quelques pages plus loin: «La raison fondamentale ou officielle du voyage est bien une meilleure connaissance de la politique britannique et des multiples institutions libérales, avec lesquelles le peuple du Bas-Canada se trouve alors en difficulté croissante» (p. 41). À lire le *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833* (1854-1855), on se convainc facilement que la première raison est plus forte que la seconde, et que le jeune Garneau (du moins tel qu'il est interprété par le Garneau de la maturité) ne sait pas très bien où il va. Le futur historien, dans ces pages, se révèle plus souvent un touriste, un amateur de théâtre et de beaux discours, un visiteur de monuments, qu'un chercheur.

Pour raconter le voyage, Gérard Bergeron se contente de suivre pas à pas le texte même de Garneau, ce qui présente quelque intérêt pour l'amateur empêché de trouver l'ouvrage en librairie (l'édition Wyczynski-Savard est épuisée depuis assez longtemps), mais laisse parfois sur sa faim le lecteur plus exigeant. Mais l'important, l'essentiel s'annonce: après quelques notes cursives sur la poésie de Garneau, ses incursions dans le journalisme, quelques observations très vagues (forcément: on ne sait à peu près rien là-dessus) sur les préparations de l'historien, voici la monumentale *Histoire*. Deux ans avant la parution du premier tome (1845), Garneau subit une première attaque d'épilepsie, que le biographe explique par l'épuisement, mais sur laquelle la psychanalyse aurait peut-être quelque chose à dire. On se

souviendra que l'*Histoire* a été écrite par un homme souvent diminué par la maladie, au point même d'avoir perdu pendant quelques mois, en 1847, «l'usage de ses facultés» (*Journal de Québec*).

Sur Garneau historien, sur l'idée qu'il se fait de l'histoire, ses modèles, ses sources, Gérard Bergeron est peu disert, et on le regrette d'autant plus qu'il existe une documentation assez abondante sur ces questions. On pourra, évidemment, discuter à l'infini du choix d'extraits que propose l'auteur. Il parle, au début, d'un intérêt dominant pour «la science politique» (p. 121), mais les textes retenus débordent résolument ce point de vue. Peu importe. On lit avec plaisir cette prose claire, économe, intelligente, qui constitue une des principales raisons qu'on ait de retourner, aujourd'hui, à l'*Histoire* de Garneau.

Le chapitre suivant, consacré à la critique, souffre d'une certaine confusion, parce que s'y entremêlent la critique de réception immédiate et les opinions de l'auteur sur l'œuvre de Garneau. Ce qui manque, ici, c'est la mise en relief de quelques lignes directrices, qui permettrait au lecteur de se retrouver dans cette masse d'informations et de jugements. On a l'impression que, peu à peu, la figure même de l'œuvre se brouille; et cette impression ne sera pas dissipée par une conclusion un peu anémique.

Un livre imparfait, donc, mais utile, voire nécessaire, qui devrait amener à Garneau de nouveaux lecteurs. Il contient, hélas, un grand nombre de fautes, qui vont de «la greffe municipale» (p. 96) aux embarras syntaxiques les plus gênants, sans oublier l'attribution à Boileau de telle formule célèbre de Buffon. Il est proprement scandaleux qu'à l'Institut québécois de recherche sur la culture, on n'ait pas confié la révision du manuscrit à une personne compétente.

Département d'études françaises
Université de Montréal

GILLES MARCOTTE